

1864.

seulement les chefs du parti réactionnaire, rallia un grand nombre d'officiers des anciennes armées conservatrices ; les provinces les plus éloignées fournirent des contingents ; enfin, cette guerre, dont le but était de ruiner l'influence de Juarez, eut au contraire pour premier résultat de donner à son gouvernement une plus grande popularité, et de grouper autour de lui beaucoup d'hommes politiques importants, que leurs idées, leur ambition personnelle ou tout autre motif avaient jusqu'alors tenus dans l'éloignement. La plupart cédèrent à l'impulsion patriotique qu'avait donnée au pays l'annonce d'une prochaine agression de la part de trois puissances européennes, dont l'une était l'Espagne, si abhorrée par ses anciennes colonies.

Doblado, gouverneur de l'État de Guanajuato, personnage riche, influent, d'un esprit très-délié et très-apte aux intrigues diplomatiques, accepta le portefeuille des affaires étrangères, bien qu'il eût, jusqu'à cette époque, témoigné peu de sympathie pour l'administration de Juarez.

Ne sachant quelles étaient les intentions précises des puissances alliées, pouvant craindre que l'indépendance et la souveraineté de leur pays ne fussent menacées, un grand nombre de chefs réactionnaires se joignirent à l'armée libérale. Les plus compromis, ceux qui n'avaient aucune grâce à espérer, continuèrent à tenir la campagne ; mais leurs partisans, flétris du nom de *traîtres*, ne tardèrent pas à les abandonner en grand nombre.

Débarquement
des
Espagnols
à la Vera-Cruz.
17 déc. 1864.

L'effervescence des esprits augmenta encore lorsqu'on vit les Espagnols se présenter les premiers sur les côtes du Mexique. La présence simultanée des forces anglaises et

1864

françaises eût paru sans doute une garantie de respect pour la nationalité mexicaine, tandis que les idées de conquête, que l'on attribuait à l'Espagne, réveillèrent la haine contre les anciens dominateurs du pays. Le débarquement anticipé des troupes espagnoles était donc, à tous les points de vue, un fait extrêmement regrettable.

Il n'est guère possible d'attribuer cette précipitation à un malentendu. Il semble, au contraire, que l'Espagne ait voulu paraître la première devant la Vera-Cruz afin d'affirmer le rôle prépondérant qu'elle entendait prendre dans l'expédition.

En effet, comme nous l'avons dit, dès le 11 septembre, l'ordre avait été donné au capitaine général de Cuba de préparer et de faire partir les forces destinées à agir contre le Mexique ; sur les instances de l'Angleterre, l'Espagne avait consenti à surseoir à son expédition jusqu'à la signature d'une convention préalable ; elle attendit cependant jusqu'au 11 novembre pour donner le contre-ordre, qui arriva naturellement trop tard ⁽¹⁾.

L'amiral Rubalcoaba était parti pour la Vera-Cruz le 1^{er} décembre avec 15 bâtiments portant 6,300 hommes. Son escadre était réunie devant ce port le 10 décembre et le 14, après avoir demandé aux commandants des stationnaires français et anglais s'ils voulaient lui prêter leur concours, proposition que ces officiers déclinèrent, il somma le gouverneur de la Vera-Cruz de lui remettre la place dans les vingt-quatre heures.

Les autorités mexicaines avaient déjà pris toutes leurs précautions pour abandonner la ville et fait transporter dans l'intérieur les canons qui armaient l'enceinte et le fort

(1) Discours de M. Mon au Sénat espagnol, 7 et 8 janvier 1863.

1861.

de Saint-Jean-d'Ulloa. Elles avaient répondu à l'apparition de l'escadre espagnole par un acte de défi en incendiant le trois-mâts *Concepcion*, capturé l'année précédente et l'une des causes des réclamations de l'Espagne ⁽¹⁾.

A la sommation de l'amiral, le général La Llave, gouverneur de la place, se contenta de protester et se retira, ne laissant à la Vera-Cruz que les autorités locales et une simple garde de sûreté.

Le 17, les Espagnols débarquèrent donc sans résistance.

Le général Uraga, commandant l'armée mexicaine, dite d'Orient, établit aussitôt autour de la Vera-Cruz une ligne d'avant-postes qui bloquèrent étroitement la ville ; il interdit, sous les peines les plus sévères, toute communication avec les points occupés par l'ennemi, déclara que tout individu trouvé au delà de ses lignes serait traité comme espion, que tous ceux qui fourniraient des vivres à l'ennemi seraient considérés comme traîtres et leurs biens confisqués ; il fit éloigner de la côte tous les troupeaux, les chevaux et les mules que les Espagnols auraient pu utiliser.

En même temps, le président Juarez lança un manifeste dans lequel, après avoir exposé les faits sur lesquels disait-il, l'Espagne s'appuyait injustement, pour faire la guerre, il déclarait « qu'il repousserait la force par la force ; que, disposé à satisfaire à toutes les réclamations fondées sur la justice et l'équité, il n'accepterait jamais des conditions qui offenseraient la dignité de la nation ou compromettraient son indépendance. »

⁽¹⁾ Rapport du commandant de la *Foudre*, stationnée devant la Vera-Cruz, 14 décembre.

1861.

« Mexicains, si d'aussi justes dispositions sont méconnues, si l'on est décidé à humilier le Mexique, à démembrer son territoire, à s'ingérer dans son administration intérieure et dans sa politique, peut-être à éteindre sa nationalité, j'en appelle à votre patriotisme ; je vous conjure d'oublier les haines et les inimitiés ; sacrifiant votre fortune et votre sang, unissez-vous avec le gouvernement pour la défense de cette cause, la plus grande et la plus sacrée pour les hommes comme pour les peuples, la défense de la patrie. » « Dans cette guerre à laquelle vous êtes provoqués, observez strictement les lois et les usages établis au bénéfice de l'humanité. Laissez vos ennemis inoffensifs auxquels vous donnez une généreuse hospitalité, vivre tranquilles et en sûreté sous la protection de nos lois ⁽¹⁾. »

Le port de Vera-Cruz fut déclaré fermé au commerce et les contingents des États appelés sous les armes, ce qui devait permettre d'organiser une armée d'environ 50,000 hommes.

Aussitôt les Espagnols débarqués, le vide s'était fait autour d'eux. Ils ne pouvaient vivre qu'en tirant toutes leurs ressources de la mer, et ce n'était qu'à grand'peine qu'ils avaient pu réunir environ 200 mulets de charge.

Tel était le premier épisode de la campagne, et l'amiral Jurien, parti de France sans voitures et sans animaux, se trouvait dans la plus grande perplexité ; le commandant du *Bertholet*, arrivé à la Havane plusieurs jours avant lui, n'avait pu se procurer que 254 mulets et 39 chevaux. Le maréchal Serrano, capitaine général de Cuba, avait bien

Achat de chevaux
à la Havane.

⁽¹⁾ Traduit de l'anglais. — Lemprière, Londres, 1862.

1862.

voulu lui faire céder en outre 50 chevaux de selle provenant d'un régiment de cavalerie en garnison dans l'île ⁽¹⁾, au prix moyen de 900 fr.

Dans l'impossibilité de fréter des navires du commerce ⁽²⁾, l'amiral dut faire embarquer ces animaux sur les bâtiments de sa division, déjà trop encombrés; mais le prix des voitures était si élevé, qu'il ne put se décider à en acheter: il espérait encore en trouver au Mexique.

Enfin, on se mit en route à la grâce de Dieu; le général Santa-Anna, en voyant l'expédition organisée de cette façon, se demandait si, dans cet équipage, l'on songeait arriver jusqu'à Mexico et si l'on s'imaginait que les Mexicains étaient « armés de flèches et de casse-têtes. »

L'escadre française quitte la Havane. 2 janvier 1862.

Le 2 janvier 1862, l'escadre française et trois bâtiments espagnols portant le général Prim et quelques troupes de renforts quittèrent la Havane; le commodore Dunlop était parti quelques jours avant.

Le 7 janvier, les bâtiments français et espagnols mouillèrent devant la Vera-Cruz, en rade de Sacrificios.

Les troupes françaises, à l'exception de l'infanterie de marine, débarquèrent le 9 au matin ⁽³⁾.

Aussitôt leur arrivée à la Vera-Cruz, les commandants des forces anglaises et françaises se concertèrent avec Sir

(1) L'amiral Jurien au ministre de la marine, 2 janvier 1862. — Le commandant du *Bertholet* au ministre, 6 janvier.

Ces animaux coûtèrent :

89 chevaux	96,936 fr.
254 mulets (bâts compris)	200,838
Frais de garde et de nourriture	11,205
TOTAL	308,969 fr.

(2) Ils demandaient 40,000 fr. pour un seul voyage.

(3) La division espagnole, déjà arrivée à la Vera-Cruz et commandée par le

1862.

Ch. Wyke et avec M. de Saligny; les cinq commissaires représentant les puissances européennes adressèrent ensuite à la nation mexicaine la proclamation suivante rédigée par le général Prim :

« Mexicains,

« Les représentants de l'Angleterre, de la France et de l'Espagne remplissent un devoir sacré en vous faisant connaître leurs intentions à l'instant même où ils entrent sur le territoire de la République.

« Le respect des traités, foulés aux pieds par les divers gouvernements, qui se sont succédé parmi vous, la sécurité de nos compatriotes continuellement en péril, ont rendu notre expédition

général Gasset, sous les ordres du général Prim, se composait de :

INFANTERIE	1 ^{re} brigade. {	un bataillon de chasseurs de l'Union.	831 h ^{es} .
		deux bataillons du régiment du Roi.	1,737
	2 ^e brigade. {	un bataillon de chasseurs de Baylen.	872
		un bataillon du régiment de Naples.	1,007
	Gendarmes.		891
			35
			5,373 h ^{es} .
CAVALERIE	{	un escadron du Roi	173
		un peloton d'escorte	
GÉNIE		Deux compagnies	208
		Trois compagnies à pied, sans chevaux ni mulets.	344
ARTILLERIE		destinées au service de :	
		8 pièces de 12 rayées,	
		2 obusiers de 21 rayés,	
		2 mortiers de 27 rayés,	
		une batt. de 8 pièces de 8,	
		une batt. de 6 pièces de montagne, avec 64 mules.	436
	TOTAL	26 pièces rayées.	TOTAL 6,234 h ^{es} .

et en outre une centaine d'ouvriers d'administration.

Cette petite division était bien armée, bien équipée et présentait un bel aspect; toutefois elle n'avait, comme on le voit, ni transports ni attelages pour l'artillerie.

Les soldats étaient légèrement chargés, mais ils eurent cruellement à souffrir de l'insuffisance de leur équipement et de leur organisation de campagne.

Le climat les éprouva fortement. Le 18 janvier, on comptait déjà 22 officiers et 603 soldats malades.

1862.

nécessaire, indispensable. Ceux-là vous trompent, qui osent vous dire que derrière de si justes et de si légitimes réclamations, se cachent des projets de conquête, de restauration ou d'intervention dans votre organisation politique et administrative. Les trois puissances, qui ont loyalement accepté et reconnu votre indépendance, ont droit à n'être pas soupçonnées d'arrière-pensée illégitime, mais bien à vous inspirer confiance dans leurs nobles sentiments de grandeur et de générosité.

« Les trois nations, que nous venons représenter, et dont il semble que le véritable intérêt soit d'obtenir satisfaction des outrages dont on les a frappées, ont une ambition plus élevée, poursuivent un but d'une utilité plus grande encore et plus générale. Elles viennent tendre une main amie au peuple qu'elles voient avec douleur consumer ses forces, éteindre sa vitalité sous la funeste action des guerres civiles et de perpétuelles convulsions.

« Voici la vérité, et ceux qui ont pour mission de vous la faire connaître n'y veulent joindre ni cris de guerre, ni menaces, mais bien vous aider à reconstruire l'édifice de votre grandeur, qui nous importe à tous. A vous seuls, exclusivement à vous, sans intervention étrangère, il appartient d'établir une constitution sur une base solide et durable. Votre œuvre sera une œuvre de régénération, que tous respecteront, car tous y auront contribué, les uns matériellement, les autres par leur concours moral. Le mal est profond, le remède est urgent ; maintenant ou jamais vous pouvez assurer votre bonheur.

« Mexicains ! Ecoutez la voix des alliés, ils vous apportent l'ancre de salut dans la tourmente perpétuelle qui vous épuise. Ayez confiance dans leur bonne foi, dans leurs intentions loyalement bienveillantes. Ne craignez rien des esprits inquiets et brouillons ; s'ils viennent essayer de vous troubler, votre attitude courageuse et résolue saura les confondre, tandis que nous, impassibles, nous présiderons au grand spectacle de votre régénération, enfin assurée par l'ordre et par la liberté !

« Ainsi le comprendra, nous en sommes sûrs, le gouvernement mexicain lui-même ; ainsi le comprendront les hommes distingués du pays, auxquels nous nous adressons. Ces esprits élevés ne pourront méconnaître qu'à cette heure, ils doivent laisser les armes en repos, et n'agir que par l'opinion publique et la raison, ces deux triomphants souverains du dix-neuvième siècle ! »

Quelques phrases de cette proclamation en résument l'idée toute entière. En foulant aux pieds les traités, les di-

1862

vers gouvernements qui se sont succédé, ont rendu notre expédition indispensable ; mais ni menaces ni cris de guerre, était-il dit, nous venons vous aider à reconstruire l'édifice de votre grandeur, présider « impassibles » au grand spectacle de votre régénération, et nous espérons que le gouvernement mexicain le comprendra et laissera les armes en repos.

On se rend difficilement compte de l'utilité d'un pareil manifeste et de sa juste signification. Il était en désaccord complet avec la politique anglaise ; les commissaires anglais n'étaient donc pas autorisés à l'approuver ; de leur côté les plénipotentiaires français ne s'y associèrent, dirent-ils, que pour ne pas se séparer de leurs collègues. Les cabinets de Paris, de Londres et de Madrid le blâmèrent formellement. Par suite de la trop grande initiative, qui lui avait été laissée, le général Prim engagea ainsi la politique de la France et de l'Angleterre dans une voie qui ne convenait ni à l'un ni à l'autre gouvernement.

Ce manifeste lancé, les commissaires jugèrent opportun d'entrer en relations avec le gouvernement mexicain ; tout d'abord, ils demandèrent au général Uruga un sauf-conduit pour les délégués que l'on devait envoyer à Mexico.

Le général Prim dirigeait toute cette affaire, car, selon ses propres expressions, il recevait de la part de ses collègues « d'éclatants témoignages de déférence ». ⁽¹⁾ Cependant les divergences de vues entre les commissaires s'accroissaient de plus en plus, tant au sujet des réclamations à faire valoir qu'à l'égard de la ligne politique à suivre.

Les commissaires anglais inclinaient vers une solution pacifique et influençaient dans ce sens le général Prim,

⁽¹⁾ Lettre du général Prim à son gouvernement, 13 janvier 1862.

1862.

qui s'y trouvait déjà personnellement fort disposé; les commissaires français pensaient au contraire que le temps des ménagements était passé, qu'il fallait prendre vis-à-vis du Mexique une attitude ferme, ne pas faire traîner les choses en longueur par des négociations illusoires et surtout marcher en avant pour ne pas laisser le corps expéditionnaire se consumer dans la zone malsaine.

Description
topographique
sommaire.

En partant de Vera-Cruz, cette zone a une largeur d'environ vingt lieues; on l'appelle la *terre chaude*. C'est un pays presque plat, sans culture et qui, pendant la saison des pluies, du mois de mai au mois de septembre, se transforme en marécages; leurs émanations pestilentielle sont l'origine de fièvres dangereuses, connues dans le pays sous le nom de *vomito negro* et aussi redoutables pour les Mexicains des hauts plateaux que pour les Européens. Le Rio Chiquihuite, qui coupe la route d'Orizaba à vingt lieues de Vera-Cruz, est considéré comme la limite de la terre chaude.

Les derniers contre-forts du pic d'Orizaba, dont la cime couverte de neiges perpétuelles s'élève à 5,400 mètres au-dessus de la mer, s'arrêtent sur la rive droite du Chiquihuite; lorsque l'on a gravi leurs pentes, la physionomie du pays change; on entre dans la *terre tempérée*, dont la température moyenne est de 18° à 20°, et varie peu pendant toute l'année. Cordova, la ville la plus importante de cette région, est à une altitude de 900^m. On rencontre alors de vastes champs de cannes à sucre, des bananiers, des caféiers; au lieu des villages misérables et des cases en bois des terres chaudes, on trouve de vastes et belles haciendas; au lieu d'un pays désert, des campagnes peuplées et de riches plantations. Le plateau d'Orizaba, qui succède à celui de Cordova, est à 1,200 mètres environ au-dessus du niveau

1862.

de l'Océan; il s'étend sur un plan incliné jusqu'au pied des Cumbres d'Acultzingo (1810^m), mur gigantesque qui soutient le grand plateau d'Anahuac. Orizaba est encore dans la zone tempérée, mais son climat est moins chaud que celui de Cordova.

Au centre du plateau d'Anahuac est situé Puebla; on y cultive le blé et le maïs; l'air est vif et le climat, généralement sain, se rapproche de celui de l'Europe; c'est la zone des *terres froides*, dont la température moyenne est de 17°. Le plateau d'Anahuac est à 2,200^m au-dessus de la mer, à la même altitude à peu près que la vallée de Mexico; il en est séparé par l'énorme massif du Popocatepelt et de l'Ixtaccihualt, montagnes neigeuses dont les sommets sont à 5,410^m et à 4,790^m au dessus de l'Océan.

Il était d'un intérêt majeur pour le succès de l'expédition de s'éloigner tout d'abord de la côte, où l'agglomération des troupes ne pouvait que hâter l'apparition de la fièvre jaune, et d'aller chercher, soit sur le plateau de Cordova, soit sur celui de Jalapa, dont les conditions sont analogues, des cantonnements salubres et un climat plus supportable.

Malheureusement les troupes n'étaient pas à même d'entrer en campagne; elles n'avaient aucun moyen de transport; l'artillerie et le matériel de campement de la colonne française, embarqués sur *la Meuse* et sur *la Sèvre*, n'étaient pas encore arrivés; cependant l'amiral Jurien, ne voulant pas rester bloqué à Vera-Cruz, décida, de concert avec le général Prim et le commodore Dunlop, qu'on occuperait le petit village de la Tejeria, à 12 kilomètres de Vera-Cruz sur la ligne du chemin de fer en voie d'exécution.

Le 11 janvier ⁽¹⁾, une colonne de troupes des trois

Occupation
de la Tejeria.
11 janv. 1862.

(1) L'amiral Jurien au ministre de la marine, 12 janvier 1862.

1862.

nations quitta Vera-Cruz pour aller prendre position sur ce point.

L'amiral Jurien avait fait emporter cinq jours de vivres aux troupes ; en outre, la colonne qui marchait sur la chaussée du chemin de fer, était suivie d'un petit approvisionnement chargé sur les trucs, traînés à grand'peine par les mules à demi-sauvages qu'à défaut de locomotives on avait été obligé d'y atteler.

Le poste de la Tejeria était gardé par un détachement mexicain du corps du général Uraga. Le général Prim, l'ayant fait prévenir courtoisement des projets des alliés, espérait qu'il n'y mettrait pas obstacle.

Malgré de fréquents repos, les troupes supportèrent difficilement la fatigue de cette première marche ; les hommes, épuisés par une chaleur accablante, se couchaient sur les bords du chemin ; à huit heures (deux heures après le départ) on fut obligé d'ordonner une grande halte pour faire le café.

Le général Prim reçut alors l'avis que le général Uraga était momentanément absent, que sa réponse arriverait seulement dans la soirée, et qu'en attendant ses ordres les détachements stationnés à la Tejeria se disposaient à résister. Le général Prim et l'amiral Jurien n'en décidèrent pas moins de poursuivre leur marche, et l'annonce faite aux troupes qu'on allait rencontrer l'ennemi releva rapidement leur moral.

L'avant-garde signala bientôt un groupe de cavaliers mexicains sur la route ; l'ordre fut donné au peloton espagnol, qui tenait la tête de la colonne, de ne pas tirer sans avoir essuyé le premier feu et de se borner à pousser devant lui les troupes ennemies ; mais les Mexicains se retirèrent et évacuèrent la Tejeria sans résistance.

1862.

Les troupes françaises et espagnoles, placées sous le commandement supérieur du colonel Hennique, s'établirent dans cette position, et les trois commandants en chef revinrent le même jour à Vera-Cruz. A la Tejeria, ils avaient reçu la visite d'un aide de camp du général Zaragoza, ministre de la guerre, qui s'était présenté en parlementaire pour s'enquérir de leurs intentions. Le général Prim, servant d'interprète à ses collègues, protesta de leurs dispositions tout amicales et le pria d'inviter le général Zaragoza à venir, en personne, conférer avec les commandants des forces alliées.

L'amiral Jurien ayant manifesté l'intention de concentrer toutes les troupes françaises à la Tejeria, le général Prim désira également réunir tout le corps espagnol sur un point plus salubre que Vera-Cruz ; il fit choix de la petite ville de Medelin, située à l'embouchure du Rio Jamapa, à quatre lieues au sud du port de Vera-Cruz, avec lequel elle est reliée par un chemin de fer. Le 13 janvier, les trois commandants en chef allèrent en prendre possession avec des détachements des trois nationalités.

Le même jour, dans la soirée, eut lieu la première réunion officielle des commissaires alliés ; il y régna beaucoup de confusion ⁽¹⁾.

L'amiral Jurien communiqua à ses collègues le projet d'ultimatum, préparé par M. de Saligny, qui étant malade n'avait pu assister à la conférence :

ULTIMATUM.

Art. 1^{er}. — Le Mexique s'engage à payer à la France une somme de douze millions de piastres à laquelle est évalué l'ensemble des réclamations françaises, en raison des faits accomplis jusqu'au

(1) L'amiral Jurien au ministre de la marine, 15 janvier.

Occupation
de Medelin.Première
conférence.
Ultimatum des
plénipoten-
tiaires français.
13 janv. 1862.